

1

Les jambons d'Ysengrin

Renart arriva un jour bien malade chez son oncle : il était couvert de pustules. Ysengrin lui demanda :

— Mais qu'as-tu donc, Renart ? Je te vois fort mal en point.

— Je suis malade.

— Vraiment, mon cher neveu ? Et as-tu au moins mangé aujourd'hui ?

— Non, seigneur, je n'en ai aucune envie.

Ysengrin se tourne vers sa femme :

— Allons, dame Hersent, levez-vous, et préparez-lui une petite brochette, avec deux rognons et une rate, que vous ferez rôtir.

Renart fait triste mine. Il avait entendu parler de certains jambons, que son oncle avait récemment préparés. Il lève un peu la tête et voit les trois jambons, pendus à la poutre maîtresse. Il s'adresse à eux avec un sourire narquois :

— Pauvres jambons ! Il n'est pas malin, celui qui vous a placés ici !

Puis, se tournant vers Ysengrin :

— Hélas, mon cher oncle, vous devriez vous méfier de vos voisins. Il y a des gens si malveillants ! Si l'un d'entre eux les voit, il voudra obtenir sa part. À votre place, je les décrocherais, et je dirais qu'ils m'ont été volés.

— Ne t'inquiète pas, répond le loup. Celui qui les verra n'est pas près d'y goûter.

Renart se met à rire :

— Vous pouvez être sûr que quelqu'un vous en demandera !

— Pas question ! Frère, neveu ou nièce peuvent me supplier : je n'en accorderai pas la moindre miette.

Il dit cela pour Renart, et il est vrai qu'il n'en aurait même pas donné à père ou mère.

Avant que la semaine ne soit écoulée, Renart revient chez le loup, mais cette fois, durant son sommeil, et dans le plus grand silence. Il creuse une ouverture dans la toiture, au niveau de la poutre maîtresse. Là, au prix de nombreux efforts, il parvient à tirer par le trou les trois jambons et il les emporte dans sa maison. Après les avoir découpés en morceaux, il les dissimule dans la paille de son lit.

Ysengrin s'est levé de bon matin. Il voit le trou dans sa toiture et constate la disparition de ses trois jambons. Il clame à sa femme :

— Hélas, dame Hersent, nous sommes trahis, déshonorés !

Hersent saute sur ses pieds et surgit comme une folle, nue et échevelée.

— Mon Dieu ! Qui a pu faire cela ? Quelle perte, quel outrage !

Sur qui faire tomber les soupçons ? Ils ne peuvent que se réfugier dans la colère. Après le déjeuner, Renart est arrivé à leur demeure tout joyeux, pour passer quelques bons moments avec eux. Il trouve son oncle fort affligé.

— Mon oncle, qu'avez-vous ? Je vous vois plongé dans la tristesse et la colère.

— Cher neveu, il y a bien de quoi : j'ai perdu mes trois jambons. C'est pour cette raison que mon cœur est rempli de douleur et de courroux.

— Bravo, mon oncle, c'est bien ainsi qu'il vous faut parler. Vous devez aller par les rues, clamant que vous avez perdu votre provision

Cadot-Colin

de viande. Ainsi, plus personne, parent ou ami, ne risque de venir vous en demander.

— Cher neveu, je t'ai dit la vérité : ils ont bel et bien disparu !

— Sornettes ! Tel se plaint qui n'a subi aucun mal. Je sais bien que vous les avez mis en sûreté, de peur que parents ou amis ne vous en demandent un morceau.

— Tu te moques de moi ? dit le loup. Au nom de l'âme de ton propre père, tu ne crois pas à ce que je te dis ?

— Oui, oui, continuez votre refrain !

— Renart, intervient dame Hersent, vous avez perdu la tête, je pense. D'ailleurs, si nous n'avions pas perdu ces jambons, nous n'aurions jamais refusé d'en donner !

— Dame, je le sais parfaitement, vous n'êtes jamais à court de ruse. Mais je vois votre toiture bien endommagée. N'est-ce pas par là qu'on a tiré les jambons ?

— Mais oui, justement, c'est ce qu'on a fait.

Renart ricane :

— C'est exactement ce qu'il fallait répondre.

— Enfin, Renart, il n'y a pas de quoi rire. Nous avons subi une perte considérable, et je suis très affligée.

Tout joyeux, Renart les quitte. Les autres restent là à se lamenter. Ainsi s'achève l'affaire : le goupil est hors de cause au sujet des jambons... et fort content d'avoir réussi à rouler ses amis !

C'est ainsi que Renart fit ses premières armes. Par la suite, il devint si expert en ruse et tromperie qu'il causa de multiples tourments à son oncle et à bien d'autres.

5

La partie de pêche

C'était peu avant Noël, à l'époque où l'on met les jambons dans le sel. La nuit était claire et étoilée, et le vivier où Ysengrin devait pêcher était gelé à un tel point qu'on aurait pu y danser la farandole. Il y avait juste un trou, que les paysans avaient creusé dans la glace pour y mener boire chaque soir leur bétail. À côté du trou, ils avaient laissé un seau.

Renart arrive sur les lieux à vive allure, suivi d'Ysengrin, et s'adresse à son compère :

— Seigneur, venez voir ! C'est de là que viennent tous les poissons délectables dont nous nous nourrissons : anguilles, barbeaux et beaucoup d'autres. Nous les pêchons avec l'instrument que vous voyez ici.

— Frère Renart, prenez donc ce seau, et attachez l'anse bien solidement à ma queue.

Renart prend le seau et le noue à la queue d'Ysengrin aussi solidement qu'il peut. Il avertit le loup :

— Maintenant, frère, il faut vous tenir bien sage, le temps de laisser venir les poissons.

Puis il file s'installer sous un buisson et reste là tapi, le museau entre les pattes. Comment l'aventure va-t-elle tourner pour Ysengrin ?

Le loup est assis sur la glace. Le seau, plongé dans l'eau, est maintenant rempli de glaçons à ras bord. L'eau commence à geler,

emprisonnant le seau. Quant à la queue, elle est dans l'eau qui gèle, et bientôt scellée à la glace. Ysengrin cherche à se soulever en tirant le seau à lui, il s'y essaie de toutes les manières possibles, mais c'est peine perdue. Il commence à s'affoler. Que faire ? L'aube commence à percer, et bientôt il ne pourra plus échapper aux regards. Inquiet, désespéré, il se décide à appeler son compère. Renart lève la tête, ouvre les yeux et regarde autour de lui :

— Frère, c'est assez travaillé ! Allons-nous-en, très cher ami, nous avons pris assez de poisson.

— Renart, clame Ysengrin, il y en a trop ! J'en ai pris je ne sais combien.

Renart lui rit au nez :

— À vouloir tout gagner, on finit par tout perdre !

La nuit prend fin, l'aube paraît. Sous les rayons du soleil matinal, les chemins sont blancs de neige. Messire Martin des Granges, un châtelain très fortuné qui a sa demeure tout près de l'étang, s'est levé avec toute sa maisonnée. De fort bonne humeur, il fait seller son cheval, saisit un cor et appelle ses chiens. Tout ce monde se rassemble en poussant cris et clameurs.

Renart, entendant ce tapage, détale et va se réfugier dans sa tanière. Mais Ysengrin reste pris au piège. Il fait tous ses efforts et tire tant qu'il peut, à s'arracher la peau. S'il veut en sortir vivant, il lui faudra sacrifier sa queue.

Tandis qu'il se débat, voici que survient un serviteur au grand trot, menant en laisse deux lévriers. Il aperçoit le loup prisonnier des glaces, avec sa nuque pelée, et fonce vers lui en criant :

— Au loup, au loup ! À l'aide !

Entendant cet appel, les chasseurs, encore rassemblés autour de la maison, se précipitent et franchissent la haie avec leurs chiens. Voilà Ysengrin en fâcheuse posture ! Messire Martin arrive au grand galop, hurlant :

— Pied à terre ! Vite ! Lâchez les chiens !

Cadot-Colin

Les valets détachent les chiens, et les braques assaillent le loup. On les excite à grands cris. Ysengrin, hérissé de tous ses poils, se défend du mieux qu'il peut : il mord les chiens de ses crocs. Que faire d'autre ? Il aurait cent fois préféré la paix ! Messire Martin met pied à terre et s'approche en marchant sur la glace. Il a tiré son épée pour le frapper par-derrière en ajustant bien son coup. Mais la lame glisse de travers, il manque sa cible et tombe à la renverse sur la glace, se blessant à la tête. Il se relève à grand-peine et repart, enflammé de colère, à l'assaut du loup. Quel combat terrible !

Messire Martin veut le frapper à la tête, mais le coup dévie et l'épée s'abat du côté de la queue, qu'elle coupe au ras du cul. Il ne l'a pas raté ! Ysengrin, délivré par ce coup, fait un bond de côté et prend la fuite, mordant l'un après l'autre les chiens qui lui collent aux fesses. Mais sa queue est restée en otage, quel chagrin ! Il en a le cœur brisé.

Il ne lui reste plus qu'à fuir jusqu'à une colline. Les chiens le harcèlent mais il se défend vaillamment. Arrivés au sommet, ses assaillants, fourbus, abandonnent la poursuite. Ysengrin en profite pour déguerpir, sans cesser d'être sur ses gardes, en direction de la forêt. Enfin à l'abri, il fait serment de se venger un jour de Renart : jamais plus il ne sera son ami !

Coupée, la poule martyre

Messire Chantecler fait son entrée en compagnie de Pinte, la poule qui pond les plus gros œufs. Noire, Blanche et Roussette les suivent, menant une charrette fermée par des rideaux. À l'intérieur repose une poule, sur une litière arrangée en cercueil. Renart l'a tellement malmenée et déchiquetée de ses dents, qu'il lui a brisé la cuisse et arraché une aile.

Le roi Noble, lassé par les débats, allait finalement lever la séance quand arrive le cortège funèbre. Chantecler et les poules s'avancent vers lui, se tordant les mains de douleur. Pinte est leur porte-parole, et les autres la soutiennent en poussant des cris perçants :

— Au nom de Dieu, noble roi, et vous nobles bêtes rassemblées en ce lieu, venez en aide à une malheureuse désemparée ! Maudite soit l'heure de ma naissance ! Mort, emporte-moi promptement, puisque Renart ne veut pas que je vive ! J'avais cinq frères, du même père que moi, ils ont tous péri sous la dent de ce misérable Renart. Quelle perte cruelle ! Quelle douleur sans pareille ! Et mes cinq sœurs, cinq poulettes vierges, de pures jeunes filles ! Constant des Noues les nourrissait, il les gavait pour qu'elles pondent de gros œufs. Le pauvre ! À quoi bon les avoir engraisées, puisque sur les cinq, une seule est demeurée en vie ? Toutes les autres sont passées par le gosier de Renart. Et vous, ma chère sœur qui gisez dans ce cercueil, ma douce amie, comme vous étiez tendre et dodue ! Que fera désormais votre infortunée sœur, pourra-t-elle encore vivre sans plus jamais vous voir ? Maudit Renart, puisses-tu aller rôti en enfer ! Combien de fois nous as-tu harcelées, poursuivies,

maltraitées, déchirant nos pelisses et nous traquant jusqu'aux palissades ! Hier matin, devant la porte, il m'a jeté le cadavre de ma sœur, pour s'enfuir par le vallon. Il aurait fallu un cheval rapide pour le prendre en chasse, et Constant était à pied : il n'a rien pu faire. Je voulais porter plainte contre Renart, mais qui me rendra justice ? Renart se soucie comme d'une guigne des menaces et de la colère d'autrui.

À ces mots, la malheureuse Pinte tombe évanouie sur le pavé, suivie de toutes les autres poules. Le chien, le loup et d'autres bêtes se lèvent de leurs escabeaux pour se porter au secours des quatre dames : ils leur aspergent la tête d'eau.

Lorsque les poules reprennent connaissance, elles courent se jeter aux pieds de Noble, assis sur son trône. Quant à Chantecler, il s'agenouille et baigne de ses larmes les pieds du roi. Celui-ci est saisi de pitié à la vue de ce jeune seigneur si affligé. Il pousse un profond soupir, puis la colère lui fait dresser la tête. Tous les animaux, aussi hardis soient-ils, tremblent en entendant leur suzerain soupirer et rugir. Le lièvre Couart est pris de terreur : il en aura la fièvre pendant deux jours ! Toute la cour frémit, sans exception. Le lion, en proie au courroux, redresse la queue et s'en frappe les flancs avec une telle violence que sa demeure en résonne. Quand il parle, sa voix est rauque de colère :

— Dame Pinte, par l'âme de mon père, je suis profondément affligé de votre malheur, et je désire y porter remède. Je vais convoquer Renart, et vous pourrez voir de vos yeux et entendre de vos oreilles combien ma vengeance sera terrible. Je veux le châtier de façon exemplaire pour cet homicide et pour son orgueil.

À peine le roi a-t-il fini de parler qu'Ysengrin bondit sur ses pieds :

— Seigneur, voilà qui est agir en homme sage ! On chantera partout vos louanges si vous parvenez à venger Pinte et sa sœur, dame Coupée, que Renart a si sauvagement mutilée. Ce n'est pas la haine qui me fait parler : j'ai sincèrement pitié de cette pauvre jeune fille qu'il a tuée. Mes griefs personnels n'y sont pour rien.

— Mon ami, répond le roi, la conduite de Renart m'a profondément chagriné, et ce n'est pas la première fois. Devant vous tous, familiers et étrangers à ma cour, je porte solennellement accusation contre Renart aux motifs d'adultère, de lèse-majesté et de rébellion, pour avoir violé la paix que j'avais proclamée.

Ces paroles font grand effet sur l'assistance. Le roi reprend :

— Passons maintenant à autre chose. Vous, Brun l'ours, prenez votre étole⁵², il est temps de prier pour l'âme de la défunte. Et vous, seigneur Bruyant le taureau, creusez-moi une tombe dans le champ, là-bas !

— À vos ordres, seigneur, répond Brun.

Il va prendre l'étole et tout le nécessaire pour l'office des morts. Il dirige la cérémonie et le roi, avec tous les courtisans, lui répond. Le seigneur Tardif le limaçon lit les trois leçons, et le chien Roenel alterne avec Brichemer le cerf pour chanter les versets⁵³.

Quand l'office est terminé, ils ont porté le corps en terre, après l'avoir placé dans un superbe cercueil de plomb. Ils l'ont enfoui à l'ombre d'un arbre et ont recouvert la tombe d'une dalle de marbre où l'on a gravé cette épitaphe :

*SOUS CET ARBRE, EN CETTE PLAINE
GÎT COUPÉE, LA SŒUR DE PINTE
RENART, QUI CHAQUE JOUR DEVIENT PIRE,
DE SES DENTS LUI INFLIGEA CE MARTYRE*

Ah, si vous aviez vu alors Pinte pleurer, maudire Renart et le vouer à l'enfer, et Chantecler tendre les pattes vers le ciel ! Le cœur le plus endurci aurait été saisi de pitié.

Quand le chagrin s'est un peu apaisé, les barons disent au roi :

— Seigneur, vengez-nous maintenant de ce brigand, qui nous a tant trompés, et qui a si souvent violé la paix.

— Je le ferai très volontiers, dit le roi. Brun, mon très cher ami, allez le chercher en mon nom : ainsi, vous n'aurez rien à craindre de lui. Dites-lui de ma part que je l'attends d'ici trois jours.

— J'irai avec plaisir, répond Brun.

Sans perdre un seul instant, il part, longeant les champs. Mais pendant son voyage, un événement va survenir, qui n'arrangera pas les affaires de Renart : sa victime, la malheureuse Coupée, va devenir une véritable sainte aux yeux des animaux.

Messire Couart le lièvre, rendu malade par la peur, souffrait de fièvre depuis deux jours. Après l'enterrement, il s'était couché sur la tombe de dame Coupée, la martyre, et n'avait pas voulu en bouger. Et voilà que maintenant, par la grâce de Dieu, le lièvre est guéri !

Ysengrin entend parler de ce miracle opéré par la martyre⁵⁴. Aussitôt, il prétend souffrir de l'oreille et, sur les conseils de Roenel, va se coucher sur la tombe de la sainte. Le lendemain, il proclame qu'il est guéri.

La cour ne sait pas trop si c'est vérité ou supercherie, mais il s'agit d'une croyance sainte, dont on n'a pas le droit de douter. On décide finalement de le croire, sur le témoignage de Roenel.

Certains se réjouissent de cette affaire, mais d'autres en sont fâchés : Grimbert le blaireau et Tibert le chat, défenseurs et partisans de Renart. Si le goupil ne fait preuve de beaucoup d'astuce, il va passer un mauvais quart d'heure.

52. L'étole est une sorte d'écharpe que met le prêtre pour dire la messe ou d'autres offices : ici des funérailles.

53. Les *leçons* sont des textes tirés de l'Écriture sainte. Les *versets* sont les plus petits fragments d'un texte religieux.

54. Pour que l'Église catholique déclare que quelqu'un est un saint (canonisation), il faut qu'il réalise au moins deux miracles après sa mort.

4

Un messenger trop gourmand

Brun a suivi un sentier qui traverse le bois, et le voilà arrivé à Maupertuis, la forteresse de Renart au cœur de la forêt. Il est si corpulent qu'il est obligé de rester dehors, devant la barbacane⁵⁵.

Renart s'est retiré au fond de sa tanière pour se reposer et digérer : son estomac est satisfait, car il s'est régalé, au petit déjeuner, de deux belles cuisses de poulet. Quant à son garde-manger, il est bien garni d'une poule grosse et grasse. Il voit Brun arriver à la barrière.

— Hé, Renart, répondez-moi ! C'est moi, Brun, le messenger du roi. Sortez donc et venez ici sur la lande ; vous saurez ainsi ce que le roi vous fait dire.

Renart sait bien que c'est l'ours. Il l'a reconnu à sa démarche. Il lui faut échafauder une ruse pour prendre l'avantage sur lui.

— Brun, fait-il, mon cher ami, celui qui vous a envoyé ici vous a imposé un rude effort. J'étais justement sur le point de partir pour la cour, mais pas avant d'avoir mangé un succulent plat français. En effet, cher seigneur Brun, vous savez comment les choses se passent à la cour. Si un puissant seigneur arrive, on l'invite aussitôt à se laver les mains pour passer à table, et tous se pressent pour lui tenir les manches ! Dès qu'il manifeste le désir de manger, on lui sert tout d'abord le bœuf au verjus⁵⁶, puis tous les autres mets défilent. Mais quand c'est un pauvre sans le sou qui se présente, c'est une autre chanson : on le traite comme de la crotte de bique. Pas de bonne place auprès du feu, pas même de place à table, il doit se contenter

de manger sur ses genoux, et les chiens lui disputent la moindre bouchée de pain. On lui donne juste un coup à boire : pas de seconde tournée pour lui ! Un seul plat : la valetaille⁵⁷ lui jette de vieux os plus secs et racornis que des bouts de bois. Sénéchaux⁵⁸ et cuisiniers, ils sont tous faits sur ce modèle : ils servent chichement pain et viande aux convives, pour mieux se gaver eux-mêmes, ou pour faire des cadeaux à leurs femmes. Puissent-ils être brûlés vifs et leurs cendres jetées au vent ! Pour toutes ces raisons, mon cher Brun, je m'étais, vers l'heure de midi, mitonné des pois au lard. Un copieux déjeuner que j'ai complété par un dessert : j'ai bien mangé pour sept deniers de rayons de miel tout frais.

— *Nomini Damé*, s'écrie Brun, par saint Gilles ! Ce miel, Renart, où l'avez-vous trouvé ? C'est la chose au monde que mon pauvre ventre désire le plus ! Conduisez-moi vers ce miel, très cher seigneur, par le sang du Christ !... et que le Ciel me pardonne ce juron !

Renart rit sous cape : comme c'est facile de tromper Brun ! Le malheureux ours ne se rend pas compte qu'il est en train de tomber dans le panneau.

— Brun, reprend Renart, si j'étais sûr d'avoir en vous un ami loyal et fidèle, sur la tête de mon fils Rovel, je vous remplirais aujourd'hui la panse de bon miel tout frais. Allons-y, il se cache juste à l'entrée du bois de Lanfroi le forestier... Mais à quoi bon ? Cela n'en vaut pas la peine. Je pourrais bien me mettre en quatre pour vous, vous auriez vite fait de me jouer un mauvais tour.

— Comment, seigneur Renart ? Vous vous méfiez de moi ?

— Oui.

— Et que craignez-vous ?

— C'est évident. Je crains d'être trompé, trahi.

— Enfin, Renart, comment pouvez-vous avoir de tels soupçons ? En quoi l'ai-je mérité ?

— Mais non, soyez tranquille. Je ne vous en veux pas du tout.

— Et vous avez bien raison, car, par la foi que j'ai jurée à messire Noble le lion, je n'ai jamais eu l'intention de vous trahir ou vous tromper.

— Cette garantie me suffit. Je vous fais confiance.

Les voilà d'accord. Ils se mettent en route et vont à bride abattue jusqu'au bois de Lanfroi, où ils font halte. Le forestier, qui faisait commerce du bois, avait commencé à fendre un chêne : deux coins avaient été enfoncés dans le tronc pour le tenir entrouvert.

— Brun, mon très cher ami, voici ce que je t'ai promis : la ruche est là-dedans. Tu peux passer à table, nous irons boire un coup après !

Brun n'a pas besoin d'autres encouragements. Il enfonce dans le chêne son museau et ses deux pattes de devant. Renart le soulève et le pousse par l'arrière-train, puis il lui donne des conseils :

— Ouvre la gueule, croquant ! Tu atteins presque le miel, avec ton museau ! Allez, imbécile, ouvre ta grande gueule !

C'est ainsi qu'il se paie sa tête. Maudit soit-il sa vie durant, car le malheureux n'a aucune chance d'extraire la plus petite goutte : il n'y a jamais eu là le moindre rayon de miel !

Tandis que Brun s'évertue, la gueule ouverte, Renart a empoigné les coins, qu'il arrache non sans mal. Une fois les coins ôtés, la tête et les pattes de Brun se sont trouvées emprisonnées dans le chêne. Le pauvre diable est en mauvaise posture. Alors Renart s'écarte un peu pour mieux l'accabler de sarcasmes :

— J'en étais sûr, Brun, je savais que vous chercheriez une ruse pour m'empêcher de goûter au miel ! Vous êtes un sacré filou, de me refuser ma part. La prochaine fois, je ne m'y laisserai plus prendre. Si j'étais frappé par la maladie, je serais joliment bien soigné ! Vous ne me laisseriez que des poires blettes !

Il lui aurait bien lancé encore quelques railleries, quand survient messire Lanfroi le forestier. Renart s'enfuit ventre à terre. Quand le paysan voit Brun l'ours prisonnier du chêne qu'il voulait fendre, il court à toutes jambes au village, en criant :

— Haro ! Haro ! Sus à l'ours ! Nous allons enfin lui régler son compte !

Vous auriez vu le taillis grouiller de paysans en armes ! L'un porte une massue, l'autre une hache, l'autre encore un fléau ou un bâton d'épine ! Brun a grand-peur pour son échine. Quand il entend ce déchaînement, il frémit et se dit qu'il vaut mieux sacrifier son museau que se laisser capturer. Lanfroi s'avance en tête de la troupe, la hache au poing !

L'ours tend ses muscles, il tire tant qu'il peut ; son cuir s'étire, ses veines se rompent. Il a tiré si fort que sa peau a fini par se déchirer, au prix de mille souffrances, et qu'il a pu dégager sa tête, toute rompue et privée d'oreilles. Le sang ruisselle de son museau et de ses pattes. Il a perdu tant de peau sur la figure qu'on ne pourrait en trouver assez pour tailler une bourse ! Il fait vraiment peur à voir !

Ainsi s'en va le fils de l'ourse. Il fuit à travers bois, poursuivi par les paysans qui poussent de grands cris. Ils sont tous là, Bertold et Gombert, fils de Galon, et messire Hêlain, le neveu de Fouques : Otran, qui avait étranglé sa femme, et Tigier, le boulanger du village, qui épousa Corneille la noiraude. Là sont Aymon Brisefaucille et Rousselin, le fils de Banquille, et Hubert Petitgros, armé de sa hache. Tous courent à la poursuite de Brun.

L'ours met toute son énergie à fuir. Et voilà que le prêtre de la paroisse – le père de Martin d'Orléans – le rejoint. Il était en train de répandre du fumier, et il tient sa fourche à la main. Il frappe l'ours en plein sur les reins et manque de l'abattre. Brun est grièvement blessé. Le fabricant de peignes et de lanternes le coince entre deux chênes : d'un coup de corne de bœuf il le frappe sur l'échine, qui en reste toute tordue. Tous ces paysans l'assaillent avec leurs gourdins, et Brun a grand-peine à leur échapper.

Messire Renart peut être sûr de passer un mauvais quart d'heure, si l'ours peut un jour l'attraper ! Mais le gremlin a pris le chemin de Maupertuis, sa forteresse, où il ne craint aucune armée. Il a entendu de loin les gémissements de Brun, et maintenant il le voit passer. C'est l'occasion de nouvelles moqueries :

— Alors, seigneur Brun, vous voilà bien avancé d'avoir mangé sans moi le miel de Lanfroi ! Quelle déloyauté ! Assurément, cela vous portera malheur, et vous mourrez sans confession. Mais dites-moi, vous avez là un beau chaperon rouge ! Dans quel ordre de moines voulez-vous entrer ?

Mais l'ours, trop hébété de souffrance, ne trouve rien à lui répondre. Il court à toute allure, éperonné par la crainte de retomber entre les mains de Lanfroi et des autres paysans. Le voilà de retour à la cour du roi. Arrivé au palais, il tombe évanoui sur les dalles, le visage ruisselant de sang. Et où sont ses oreilles ? La cour est frappée d'horreur.

— Brun, mon ami, demande le roi, qui a bien pu t'arranger ainsi ? Il t'a vilainement arraché ton chapeau, et t'a presque brisé les reins !

Brun se redresse au prix d'un grand effort. Il a perdu tant de sang qu'il peut à peine parler :

— Roi, c'est Renart qui m'a mis dans cet état.

Et il retombe aux pieds du roi. Si vous aviez vu alors le lion rugir et arracher de colère les poils de sa crinière !

— Par la mort de Dieu, jure-t-il, Renart t'a tué ! Mais je tirerai de lui une vengeance si terrible qu'on en parlera dans toute la France ! Où êtes-vous, Tibert le chat ? Allez sur-le-champ chercher Renart. Dites de ma part à ce maudit rouquin de venir rendre des comptes devant ma cour, en présence de tous mes vassaux. Inutile qu'il apporte or ou argent ou belles paroles pour se défendre : la corde pour le pendre suffira.

Tibert préférerait refuser, mais il n'ose : il ira, bon gré mal gré.

55. Fortification à l'avant d'un château fort.

56. Sauce piquante à base de raisin vert.

57. Terme de mépris : la *valetaille* est l'ensemble des valets, des serviteurs.

58. Le *sénéchal* a la charge de l'intendance dans la maison d'un roi ou d'un seigneur.

Renart devant la cour de Noble

Ils ont tant parcouru les bois et les plaines, tant franchi de montagnes, au trot et au galop, qu'à la fin ils sont parvenus dans la vallée qui descend vers la cour du roi.

À peine le goupil est-il arrivé que chaque bête, sans exception, se prépare à l'affronter, ou du moins à exposer ses griefs. Renart comprend que sa dernière heure est proche. Il ne repartira pas d'ici sans qu'il lui en cuise : Ysengrin aiguise ses dents, Tibert le chat rumine sa vengeance, tout comme Brun, dont la tête est encore vermeille de sang. Mais qu'on l'aime ou qu'on le haïsse, Renart n'aura pas l'allure d'un poltron ! Bien au contraire, il se campe au centre du palais et, la tête haute, il prend la parole :

— Roi, je vous salue, en homme qui vous a aidé plus qu'aucun autre baron du royaume. On a eu tort de me dénigrer auprès de vous. Mais est-ce une simple malchance ? Je n'ai jamais pu être sûr de votre affection un jour entier ! La dernière fois que j'ai quitté votre cour, je suis parti avec votre approbation et l'assurance de votre amitié. Et voici qu'à présent des calomniateurs, qui veulent se venger de moi par pure jalousie, ont si bien œuvré que vous m'avez condamné injustement. Laissez-moi vous dire, seigneur, à partir du moment où un roi place sa confiance dans des canailles malfaisantes et délaisse ses bons barons, le royaume court à sa perte : c'est le triomphe de la racaille. Voyez-vous, seigneur, les hommes d'origine servile ne savent pas garder la mesure : dès qu'on les laisse s'élever un peu à la cour, ils s'acharnent à nuire aux autres.

Et ils tirent grand profit de leurs mauvaises actions : ils ont tôt fait d'empocher les richesses de leurs victimes.

« Je voudrais bien savoir ce que Brun et Tibert ont à me reprocher. Certes, ils peuvent me faire grand tort, s'ils trouvent dans le roi une oreille complaisante. Mais je ne l'ai pas mérité : sont-ils seulement capables de dire de quoi ils m'accusent ? Si Brun a mangé le miel de Lanfroi et que le forestier s'en est pris à lui, pourquoi ne s'est-il pas lui-même vengé ? Il a pourtant des mains et des pattes redoutables, de bons muscles et une poigne de fer ! Et messire Tibert le chat : s'il a mangé les souris et les rats et qu'on l'ait surpris, en quoi l'humiliante correction qu'il a reçue me regarde-t-elle, corbleu ? Pour Ysengrin, je ne sais trop quoi dire : il n'a pas tort de prétendre que j'ai aimé sa femme. Mais elle ne s'en est pas plainte, sans doute parce que je ne suis pas un mauvais amant. Ce jaloux en crève de rage ! Est-ce que je mérite pour autant la pendaison ? Non, que Dieu m'en préserve !

« Seigneur, j'ai toujours reconnu votre pouvoir, qui est immense. La fidélité, la loyauté dont j'ai fait preuve à votre service sont mes meilleures garanties : c'est grâce à elles que je suis encore en vie. Mais, par la foi que je dois à saint Georges⁷², j'ai déjà la gorge toute blanchie par l'âge. Je suis vieux, mes forces m'abandonnent, et voilà qu'il me faut encore plaider ma cause ! Ceux qui m'ont fait convoquer devant cette cour ont commis une mauvaise action. Cependant, mon souverain l'exige, il est donc juste que je me présente. Me voici devant lui : qu'il se saisisse de moi, qu'il me fasse brûler ou pendre, je ne peux me défendre contre lui. Je suis faible et sans force : ce sera une bien pauvre vengeance, et les langues iront bon train si l'on doit me pendre sans jugement.

— Renart, Renart, s'exclame le roi, maudite soit l'âme de votre père et maudite soit celle qui vous a porté ! Infâme canaille, comment pouvez-vous ainsi continuer à mentir, dites-le-moi ? Oui, vous avez la langue bien pendue, et les discours ne vous coûtent guère, mais à quoi bon ? C'est peine perdue, vous ne quitterez pas les lieux sans avoir éprouvé les rigueurs de ma justice. Votre air

arrogant ne vous servira à rien, pas plus que votre ruse. Vous avez plus d'un tour dans votre sac, mais vous allez récolter ce que vous avez semé. L'heure du jugement a sonné : mes barons prononceront la sentence, comme il se doit contre les brigands et les traîtres perfides. Vous n'échapperez pas au châtement, à moins de pouvoir vous disculper de toutes les accusations portées contre vous.

— Seigneur, intervient Grimbert le blaireau, si nous nous inclinons devant votre autorité quand il s'agit de rendre la justice et de rétablir la paix, vous ne devez pas pour autant traiter votre baron de façon humiliante. Il mérite un jugement en bonne et due forme. Prenez en considération, je vous prie, que Renart est venu ici sous la protection de votre sauf-conduit⁷³. Si quelqu'un veut se plaindre de lui, ayez la bonté de le laisser se défendre, dans le cadre d'un procès en règle et en séance publique de votre cour.

À peine Grimbert a-t-il conclu son discours que déjà Ysengrin se dresse, et avec lui le seigneur Belin le mouton, Tibert le chat et Roenel. Se lèvent aussi messire Tiécelin le corbeau, Chantecler, dame Pinte et les trois poules qui l'accompagnent, ainsi que le seigneur Petitpas le paon. Frobert le hérisson s'avance, l'injure à la bouche, plus agressif qu'aucun des autres, et derrière lui messire Rousseau l'écureuil, qui eut tant à souffrir de Renart. Couart le lièvre accourt en toute hâte : lui aussi est une victime du goupil et il pense que l'heure de la vengeance a sonné.

Voilà Renart dans la tourmente : tous sont d'accord pour lui régler son compte. Mais le roi les fait reculer : c'est à lui que revient le droit du châtement. Le lion a pris la parole d'une voix puissante, et toute la foule peut l'entendre :

— Seigneurs, écoutez-moi bien ! Devant vous se tient cette canaille sans foi ni loi : quel châtement mérite-t-il ? Dites-moi quelle vengeance je dois exercer.

— Seigneur, répondent les barons, Renart est un brigand complètement corrompu. Nul ne pourra vous désapprouver si vous le faites pendre haut et court.

— C'est bien parlé. Allons, vite, et pas de discussion ! Si nous laissons filer Renart, jamais il ne reviendra. Nous aurions tous à le regretter, et plus d'un innocent en ferait les frais.

En haut de la montagne, sur un rocher, le roi a fait dresser un gibet pour pendre Renart le goupil : le voici maintenant en grand danger. Renart regarde derrière lui et voit qu'ils sont nombreux à l'escorter : l'un le tire, l'autre le pousse. S'il n'en mène pas large, rien d'étonnant à cela. Le singe lui fait une grimace et lui donne une gifle sur la joue. Couart le lièvre se prépare à lui lancer des pierres, mais de loin, sans oser l'approcher. Au moment où il lui jette sa pierre, Renart secoue la tête : le lièvre est tellement affolé par ce signe qu'il court se cacher. Il se dissimule dans une haie : c'est de là qu'il compte assister au supplice. Mais, à mon avis, il va avoir à le regretter, et cela avant la fin de la journée !

Renart est en mauvaise posture : les mains liées, il est environné de tous côtés par ses ennemis. Comment s'échapper ? Impossible, à moins d'une ruse extraordinaire ! À la vue du gibet, un immense chagrin l'envahit et il dit au roi :

— Cher et noble seigneur, laissez-moi dire, je vous prie, quelques mots. Vous m'avez fait saisir et lier, et maintenant vous voulez me faire pendre, sans que je sois coupable d'aucun crime. Cependant, j'ai commis de très graves péchés qui ont souillé mon âme. Je désire m'engager à présent dans la voie du repentir. Au nom de la sainte Pénitence⁷⁴, je veux prendre la croix⁷⁵ pour aller outre-mer, à la grâce de Dieu. Si je meurs là-bas, mon âme sera sauvée. En revanche, si je meurs pendu, elle ira en enfer, et ce sera une bien piètre vengeance. Laissez-moi plutôt entrer en repentance !

Il va alors se jeter aux pieds du roi, qui se sent ému de compassion. Grimbert en profite aussitôt pour revenir à la charge ; il implore la grâce de Renart :

— Seigneur, au nom de Dieu, écoutez bien mes paroles : faites une bonne action, et considérez à quel point Renart est vaillant et courtois. S'il est de retour au bout de cinq mois, il pourra vous

rendre encore bien des services : vous n'avez vassal plus hardi que lui.

— Ce n'est pas un argument, réplique le roi. À son retour, il sera encore pire. On a vu cela avec bien des hommes faisant un pèlerinage : ceux qui partent bons en reviennent mauvais ! Il fera exactement comme eux s'il réchappe de ce péril.

— S'il ne s'est pas complètement amendé, qu'il ne revienne jamais !

— Eh bien, grommelle le roi, qu'il prenne la croix et qu'il reste là-bas ! Je ne veux plus entendre parler de lui.

Renart, à ces mots, ne se sent plus de joie. Il ne sait pas s'il accomplira ou non le pèlerinage, mais, en attendant, on lui a délié les mains et on lui apporte besace et bourdon⁷⁶. Les animaux sont consternés : ceux qui l'ont poussé et bousculé se disent qu'ils vont le payer cher, et avant longtemps.

Voilà Renart pèlerin, la besace au cou et le bâton de frêne à la main. Le roi lui demande de leur pardonner à tous le mal qu'ils ont pu lui faire, et aussi de renoncer à la ruse et au mal. Ainsi, s'il doit mourir en chemin, son âme sera sauvée. Renart ne voit aucune objection à faire aux prières du roi : il consent à tout ce qu'on exige de lui... du moins jusqu'à son départ, car au fond de son cœur il jure de se venger d'eux.

Il a quitté la cour vers l'heure de none⁷⁷, sans saluer personne, excepté le roi et son épouse, Fièrre l'orgueilleuse, la plus belle et la plus courtoise des dames. Elle s'est adressée à Renart avec beaucoup de grâce :

— Seigneur Renart, priez pour nous quand vous serez sur les chemins, et nous, de notre côté, nous prierons Dieu qu'il vous protège.

— Dame, votre prière comble de joie mon cœur : elle m'est infiniment précieuse. Mais elle le serait encore plus si vous daigniez me donner l'anneau que je vois à votre doigt. Ma route me

semblerait plus facile. Si vous me faites ce cadeau, vous n'aurez pas obligé un ingrat : je vous offrirai en retour des bijoux qui vaudront cent fois cet anneau.

La reine lui tend sa bague et Renart s'en saisit. Il murmure à voix basse entre ses dents :

— Ma foi, si quelqu'un voit de près cet anneau, il aura l'occasion de le regretter !

Il le met à son doigt et prend congé du roi. Laisant la cour en bas dans la vallée, il grimpe vers les hauteurs où le gibet avait été dressé. Toutes ces émotions lui ont donné faim, il en a mal à la tête.

Le voici qui s'approche de la haie où Couart avait trouvé refuge. Le lièvre, à sa vue, est terrifié. Il se redresse pourtant sur ses pattes en tremblant et lui souhaite le bonjour :

— Comme je suis content de vous voir frais et dispos, seigneur Renart ! Sachez que je suis désolé des mauvais traitements qu'on vous a fait subir aujourd'hui.

— Puisque tu es désolé des tourments que j'ai endurés, Dieu fasse que je sois aussi désolé de ceux que tu vas subir !

Ces paroles sont parfaitement claires pour Couart, qui comprend que son seul salut est dans la fuite. Il se prépare à détalier vers la plaine, mais Renart l'en empêche :

— Corbleu, messire Couart, vous ne bougerez pas d'ici ! Rien ne m'empêchera de vous donner en pâture à mes petits.

Et de son bâton de pèlerin, il lui pique les flancs pour le faire avancer devant lui.

La cour du roi se trouve dans une large et profonde vallée boisée, entourée de quatre montagnes qui s'élèvent très haut vers le ciel. Renart est monté sur la plus haute, en compagnie de Couart, plus mort que vif. Il lui a lié les pattes et l'a jeté sur son épaule, la tête en bas : il compte bien le livrer à l'appétit de ses fils.

Le goupil s'arrête et regarde dans la vallée. Il voit le roi et la reine, et avec eux tous les animaux qui s'agitent : le bois frémit comme sous la tempête. Ils sont encore tous à parler du départ de Renart, mais ils ne savent rien du malheureux Couart qu'on entraîne prisonnier. Renart se saisit de la tunique ornée d'une croix dont on l'a revêtu, et il leur crie à pleine voix :

— Seigneur roi, reprenez ces oripeaux ! Et que Dieu maudisse le plaisantin qui m'a affublé de cette guenille, du bourdon et de la besace !

Et il les lance en direction des bêtes, qui le regardent, effarées.

— Seigneur, écoute-moi bien ! Nouradin⁷⁸ m'a chargé, moi, le bon pèlerin, de te transmettre ses salutations. Si tu savais comme les païens te craignent : ton seul nom les fait trembler !

Il s'est tant moqué d'eux, leur a tant lancé de quolibets que Couart a réussi à desserrer ses liens. Sitôt libre, il prend la fuite et s'éloigne à grands bonds. Il arrive à la cour bien mal en point : les flancs transpercés par le bourdon, la peau des pattes en lambeaux. Au prix de mille souffrances, il se jette aux pieds du roi :

— Seigneur, pitié ! Secourez-moi, au nom de Dieu.

Et il lui raconte le tour diabolique dont il a été victime.

— Mon Dieu, s'écrie le roi, comme je suis trahi et bafoué ! Et ce qui me blesse le plus, c'est que je n'inspire aucune crainte à cette crapule : il me méprise et me tient pour un faible à présent. Lancez-vous à sa poursuite, seigneurs ! Pardieu, s'il vous échappe, vous serez pendus : mais celui qui le capturera sera anobli, avec tout son lignage.

Ah, si vous aviez vu messire Ysengrin, Belin le mouton, Brun l'ours et Pelé le rat, messire Tibert le chat, et Chantecler, et dame Pinte avec ses trois compagnes, et Roenel le mâtin ! Frobert le grillon les suit, avec Petitfouineur le furet. Ensuite viennent messire Baucent, le sanglier aux défenses acérées, Brichemer le cerf, à bride abattue, et Bruyant le taureau écumant de colère. Derrière eux, Tardif le limaçon porte la bannière royale qui claque au vent. Toute la troupe

est aux trousse de Renart. Ils lui adressent de terribles menaces, rien ne les arrêtera « ni clôture, ni muraille, ni forteresse n'empêcheront qu'il soit livré au roi pour être pendu ! »

Mais Renart ne les a pas attendus. Après bien des détours pour mieux les tromper, il est parvenu à regagner Maupertuis, son château fort, son donjon, sa forteresse ! Là, il ne craint ni armée ni assaut : si quelqu'un veut l'attaquer, ce sera à ses risques et périls. Il se moque bien des menaces : il est Renart, celui qui s'en tire toujours !

72. *Saint Georges* est le saint patron des chevaliers.

73. Document qui garantit la protection d'une personne durant un déplacement : personne n'a le droit de s'attaquer à elle.

74. Au Moyen Âge la pénitence à accomplir en réparation des très grands péchés est souvent un pèlerinage, à Saint-Jacques de Compostelle ou même à Jérusalem.

75. *Prendre la croix*, c'est partir pour la croisade, en Terre sainte (Palestine). Les croisés portaient un vêtement orné d'une grande croix rouge.

76. Le *bourdon* est un long bâton de marche. Avec la *besace* (sorte de grand sac), c'est l'accessoire essentiel du pèlerin.

77. Vers 3 heures de l'après-midi.

78. *Nouradin*, forme française de Nour-el-Din, sultan du XII^e siècle, vainqueur des chrétiens en Palestine.